

Christiane Singer : *Les chemins de la liberté*

Hans-Jürgen Greif

Numéro 150, septembre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Greif, H.-J. (2016). Compte rendu de [Christiane Singer : *Les chemins de la liberté*]. *Moebius*, (150), 137–142.

la réflexion existentielle que le plaisir de se laisser porter par la beauté du style et des images.

Mathieu Simoneau

Christiane Singer : *Les chemins de la liberté*

En 1935, les Singer – le mari est hongrois, sa femme, tchèque – fuient la persécution nazie des juifs pour s’installer à Paris. Avant l’arrivée des Allemands, le couple s’évade de nouveau ; leur fille Christiane naît à Marseille, en 1943. Malgré le ciel serein de la mer Méditerranée, l’imaginaire de l’enfant, « hanté de forêts et de hautes tours, est nordique » (*Rastenbergl*, [1996 : 15¹]). Après de brillantes études à Aix-en-Provence et un doctorat en lettres modernes, elle devient chargée de cours en Suisse. La jeune auteure, qui a tout juste vingt et un ans, compte déjà deux romans à son actif : *Les cahiers d’une hypocrite* et *Vie et mort du beau Frou*, parus chez Albin Michel. Quand elle rencontre un architecte autrichien, le comte Georg von Thurn-Valsassina – il se marie en 1968 –, les rêves prémonitoires de sa jeunesse se réalisent : en 1973, elle s’installe à Rastenbergl, domicile de ses beaux-parents, imposant château fort en pleine forêt, non loin de Vienne.

Même si elle parle couramment allemand et vit dans un contexte germanophone, elle continue à écrire dans sa langue maternelle. Singer adhère aux buts de Mai ’68 visant une meilleure justice sociale. À la fin des années 1970, elle fonde avec l’éditeur munichois Herbert Röttgen, aussi déçu qu’elle des excès de l’extrême gauche, la maison Dianus-Trikont qui publie des essais sur le dialogue interculturel et interreligieux, un sujet majeur de l’œuvre de l’auteure française, fervente adepte des thèses de Carl Gustav Jung et de son célèbre élève Karlfried Dürckheim.

1. Les chiffres indiquent l’année de publication ainsi que la page de l’ouvrage cité.

«Le sens est comme le temps, il en vient à chaque instant du nouveau²»

Dans *Rastenberg*, Singer explique pourquoi elle s'est rendue aux ruines à Döllersheim, où ont habité les parents d'Hitler, bourgade qu'il fait détruire dans sa haine envers ses géniteurs: «C'est l'enfant que j'ai été qui monte ici la garde contre les démons», dit-elle (25). Après son arrivée au château, l'émerveillement devant la splendeur des lieux cède le pas à l'Histoire et aux deux douzaines de générations qui l'ont précédée. Comme dans tous ses livres, sauf le dernier, Singer passe sous silence la fonction qu'elle réserve à sa résidence, celle d'en faire un lieu de rencontres, d'échanges et de guérison pour les blessés de la vie, un refuge apaisant, lumineux (terme privilégié de l'écrivaine). Elle conçoit un centre destiné à des séminaires, colloques, séances d'études, ouvert à toutes les religions et idéologies, une retraite spirituelle pour qui n'a pas su traverser seul «la nuit des âmes», expression forgée dans *Histoire d'âme* (1988: 63). Le centre, qui suit le modèle de Todtmoos, établi par Dürckheim, acquiert rapidement une renommée mondiale.

À proprement parler, *Rastenberg* n'est pas un roman. Un jour, Singer remarque dans une salle deux portraits d'inconnus, accrochés côte à côte, un homme et une femme. Elle leur redonne vie en inventant des projets d'existence: avec les mêmes cartes, elle joue deux parties qui s'opposent, l'une joyeuse, l'autre triste. Comme le jeu la séduit, elle imagine d'autres histoires dont la plus troublante est la dernière, intitulée «Printemps», où elle revient sur ce que *Rastenberg* représente pour elle. Même si les murs sont de granit, matériau censé être éternel et indestructible, ils disparaîtront un jour, comme ceux qui les ont bâtis. Pour la narratrice, la finalité n'a rien d'effrayant: «Ce que nous appelons la mort est l'aube de la nuit où nous sommes plongés» (163). Mais avant de mourir, on doit faire sa paix avec le passé, comme ce rabbin venu de New York, qui revient à Vienne, des décennies après l'*Anschluss* de l'Autriche au Troisième Reich. Le vieillard retourne sur le pont où, écolier, ses camarades lui avaient

2. Où cours-tu? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi? (2002: 44)

lancé des pierres. Il y rencontre l'enfant qu'il a été et le console: « Désormais, tout est accompli. Nous sommes libres, toi et moi. [...] Car toute souffrance veut encore une fois être apaisée et *vue*. » (164-165. Dans un essai du recueil *N'oublie pas les chevaux écumants du passé* [2005], l'auteure nomme le désastre que provoque l'oblitération du passé: « Tuer la mémoire, c'est tuer l'homme. » [10])

Dans *Rastenberg*, Singer reprend un épisode de son premier grand succès en librairie: le roman *La mort viennoise* (1978) se déroule pendant la peste de 1679. L'adolescent Johannes von Lichtenburg apprend à connaître Vienne lors d'incursions clandestines dans les quartiers en déclin. Partout, il ne voit que criante injustice sociale. Un juif l'accoste; il a perdu son fils. L'homme ne hait pas ceux qui ont tué son enfant, il accepte la vie et la mort: « Devant l'inextricable enchevêtrement de l'univers créé, ce n'est pas à la résignation que je t'invite mais à l'acceptation passionnée. Contre l'ordre de la cité qui met les hommes au pas [...], tu peux crier non! » (123) Nous tenons là le fil conducteur des neuf romans et sept essais de l'auteure qui illustre l'opposition entre la volonté divine, insondable, et celle humaine, erronée, arbitraire, basée sur le pouvoir et le désir de s'enrichir en exploitant le peuple, réduit à l'esclavage.

« Entrer au service de la vie est un devoir d'honneur »

Tirée du recueil d'essais *Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies* (2000 : 38), cette citation aurait pu servir de titre au chapitre sur l'être adulte dans *Les âges de la vie* ([1983], 1990), réflexions que Singer publie à quarante ans où elle précise sa pensée, celle qui l'a poussée à fonder avec Röttgen la maison d'édition à Munich. D'une part, elle se déclare rigoureusement chrétienne tout en s'appuyant sur la sagesse du Talmud babylonien. D'autre part, elle intègre l'enseignement zen de Dürckheim (à qui elle rend hommage dans un recueil de conférences, *Du bon usage des crises* [1996] et au tao bouddhiste, le chemin que chacun parcourt depuis sa conception jusqu'à sa fin). Singer ne prétend pas créer une école, mais les résultats probants des séminaires, tenus à Rastenberg, l'incitent à affiner son approche basée sur son expérience personnelle

dans une intention holistique, composée d'études étendues d'autres religions, philosophies et cultures, asiatiques et américaines, de psychanalyse. À la suite de la contre-culture, née de Mai '68, du rejet de la vie matérialiste et des régimes totalitaristes (fascisme, communisme, consumérisme), l'auteure crée une spiritualité qui s'insère dans un courant particulier du *New Age*. Selon elle, chaque individu doit (re)trouver sa propre vérité, la connaissance de soi qui mène à l'amour du prochain et à la lumière. Quand elle note : « La vieillesse est une révolution mentale » (193), elle fait fi des attitudes face à la mort en Occident : la dissimulation de la déchéance abjecte derrière les murs de maisons de « retraite », dictée par le refus tant du réel que de la réalité, précède la hâte obscène avec laquelle disparaît le cadavre, et avec lui, le début du deuil des proches. Singer sait bien ce que Beauvoir (*La vieillesse*, 1970) et Améry (*Du vieillissement*, 1968) ont écrit sur le sujet, mais s'oppose à leur pessimisme : « Pour faire cesser l'enfer de la cruauté sociale et biologique, il n'est qu'une voie : rester en prise sur le monde, continuer fidèlement de poursuivre jusqu'à la fin tout ce qui a donné un sens à notre jeunesse et à notre maturité (action, dévouement, activité politique, création...) » (183) Ailleurs, elle est plus catégorique encore : « Refuser de mûrir, refuser de vieillir, c'est refuser de s'humaniser. » (*Où cours-tu ?* 152)

Ce sont les réflexions des *Âges de la vie* qui sont reprises dans le roman *Histoire d'âme* (1988) où Liliane B. perd son mari Adrien. Dans son dépit devant cette « désertion », elle doute qu'elle l'ait aimé. Une amie l'invite à lire Mircea Éliade et à se détacher des idées reçues. Liliane comprend ce que signifient amour et mort. Avant de clore son récit, elle se rappelle une femme, entraperçue à la fin de la Seconde Guerre, qui tenait sur ses genoux une boîte à chaussures contenant les restes calcinés de sa fille.

La même scène obsédante revient presque quinze ans plus tard dans le premier des sept épisodes composant *Les sept nuits de la reine* (2002) où la mère révèle à Livia, sa fille, que son vrai père a été impliqué dans le complot du 20 juillet 1944 contre Hitler. L'homme est exécuté quelques minutes après son entretien avec l'aimée. Dans ce roman, sans contredit parmi les plus émouvants de

l'écrivaine, s'opposent le réel et l'imaginaire, ancrés dans l'être humain dès l'enfance. À son fils Aurelio, atteint de leucémie, Livia dit : « [Q]uand on aime et quand on a été aimé, on est roi! — Alors tu es reine! s'écria-t-il. » (142) Seule, Livia désespère : « De toutes mes plaies coule le sang noir du non-sens et de l'absurde. Je me vide. » (167) Elle revient à la vie après un rêve dans lequel son fils lui demande de ne plus le retenir.

« L'important n'est pas que je porte le flambeau jusqu'au bout, mais que je ne **le laisse pas s'éteindre**.³ »

Les sept nuits de la reine est une histoire d'amour où le personnage central passe par tous les stades du deuil. Le roman a été préparé quatorze ans plus tôt, par un autre, non moins révélateur de l'approche du sujet, propre à Singer. Dans *Une passion. Entre ciel et chair* (1992), Héloïse écrit une longue lettre à Abélard. Vieille désormais, elle a l'obligation d'être sincère. Ramenant l'essentiel de sa vie à l'amant, elle abdique tout jugement, contrairement à l'attitude d'hommes constatant sa « faute » sans comprendre, comme son oncle : « Les femmes angoissent Fulbert comme elles angoissent tous ceux qui ont pris la vie en haine. » (77) En réinterprétant cette légende – comme elle le fera pour Albe et Sigismund, le dernier des grands romans de Singer, basé sur la trente-deuxième nouvelle de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, *Seul ce qui brûle* (2006), dominé lui aussi par le thème de la femme libre – Singer souligne non seulement la fusion des esprits et des corps, mais relève la cruelle froideur, la fuite d'Abélard puisqu'il ignore l'amour qu'Héloïse lui porte. Pour l'écrivaine, le féminin consiste à pardonner, à tendre l'oreille au-delà des mots, des opinions, des factions ; elle aspire au rêve commun. « L'Église a raté sa chance de rester femme : fervente, accueillante, féconde. Elle a raté la vocation d'Épouse du Christ. [...] En rejetant les femmes et l'amour, vous avez rejeté hors de vos institutions et de vous-mêmes la qualité du féminin », affirme Héloïse. (128)

3. *Où cours-tu?* (111)

Penser, écrire sous l'empire de la douleur

Dans l'avant-propos des essais *Du bon usage des crises* (1996), Singer se souvient : « Enfant, je ne me lassais pas de raconter des histoires dans la cour du lycée. [...] *Voir briller les yeux* de mes compagnes était ma drogue. » (9) Jusqu'à sa mort, elle insiste sur le rôle de la littérature : « [C]'est prendre sa vie au sérieux – passionnément au sérieux –, s'interroger sur ce mystère que je suis. [La littérature est] cette impatience à courir à l'encontre du monde. » (*Où cours-tu ?*, 24-25) Cette passion est l'une des plus grandes qualités de l'auteure.

Le 1^{er} septembre 2006, un jeune médecin lui annonce qu'elle a encore six mois à vivre. Elle entame alors les *Derniers fragments d'un long voyage* (2007), son texte le plus dense, le plus bouleversant offert au lecteur. Jamais elle ne se révolte contre la mort – toujours victorieuse –, mais elle quitte, sereine, le monde qui lui a tant donné. C'est le testament d'une femme d'exception qui place, fidèle à son enseignement, l'amour au-dessus de tout : « Quand il n'y a plus rien, il n'y a que l'Amour. [...] L'amour n'est pas un sentiment. C'est la substance même de la création. » (41-42, allocution par téléphone à l'occasion du *Forum Terre du Ciel*, du 3 novembre 2006, à Lyon). Inébranlable dans sa foi, elle écrit quelques jours avant sa fin : « D'aussi longtemps que je me souviens, je pensais que Dieu avait besoin de moi, de nous, de notre aide pour réparer ce monde si meurtri. » (112)

Christiane Singer s'est éteinte le 4 avril 2007. Elle a aidé des milliers d'hommes et de femmes à se relever par sa parole, sa présence. En passant le flambeau à ses fils, son œuvre continue.

Hans-Jürgen Greif

Ouvrages non traités :

Romans : *Les cahiers d'une hypocrite* (1965), *Vie et mort du beau Frou*, (1965), *Chronique tendre des jours amers* (1976), *La guerre des filles* (1981), tous chez Albin Michel.